

## « Et toujours le désir nous rendait soucieux »

par Charlotte Herfray

Par ses engagements, ses travaux, sa parole et ses actes, ses études et recherches, ses écrits, Charlotte Herfray est pour nombre de personnes du Réseau des Crefad, une référence sur de nombreux niveaux d'engagements : l'éducation populaire, l'Entraînement Mental, la pédagogie de la transmission, la psychanalyse... Son décès en août 2018 nous incite encore plus à ce que ses écrits vivent et se transmettent.

Nous remercions ses enfants de nous autoriser à publier ce texte ; nous remercions également Joseph Rouzel de la publication de ce texte sur son blog.

*« Charlotte Herfray m'avait fait le plaisir d'accepter mon invitation à intervenir au Congrès. Je la savais fatiguée, mais elle y tenait. Et voilà que cette grande dame, prise par l'âge, m'écrit: « Je suis en assez mauvais état. Je pense ne pas pouvoir venir. Mais je vous ai fait un texte que je ne trouve pas mauvais... Toute mon amitié, sincère et chaleureuse. Et bons baisers à tous ceux que je connais. A vous en particulier avec mes pensées les plus amicales. Gardons, s'il vous plaît, le titre du texte, c'est à dire "Et toujours le désir nous rendait soucieux" ! »*

*Je diffuse donc ce texte. Non seulement c'est sa façon d'être parmi nous, malgré tout, mais encore elle poursuit ainsi son travail de transmission sans relâche. Nous lui devons tant pour sa clairvoyance, sa générosité, sa rigueur. Souvent à des personnes qui me demandent à quoi sert la psychanalyse je réponds: lisez et écoutez Charlotte. »*

Joseph ROUZEL

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Joseph\\_Rouzel](https://fr.wikipedia.org/wiki/Joseph_Rouzel)

« Et toujours le désir nous rendait soucieux »

Baudelaire, « *Le voyage* »,

in « *Les fleurs du mal* », poème ajouté en 1861 dans les « Œuvres complètes ».

*« En vain vous errez dans la science en tous sens  
Chacun n'apprend que ce qu'il peut apprendre »*

*Faust de Goethe, 1<sup>e</sup> partie Méphisto et l'élève, vers 2017*

Rappelons que Sigmund Freud a élaboré une théorie dont l'objet n'est pas « visible » puisqu'il a trait au fonctionnement de l'appareil psychique des membres de l'espèce humaine. Cet appareil où sont inscrits nos souvenirs inconscients, fruits de nos premières perceptions, ne relève pas d'un programme génétique. C'est à travers les paroles de ses patients que Freud a saisi la manière dont « ça fonctionne » et dont « ça parle en nous », le signifiant « ça » désignant dans la deuxième topique élaborée en 1923 (1) ce « lieu » psychique que Freud a appelé « l'inconscient » dans sa première topique élaborée en 1899 (2). Ainsi Freud a-t-il mis en lumière l'importance de la vie psychique et le fait que les souffrances de l'être sont généralement liées aux images et aux représentations dont il est habité, c'est-à-dire à la vie de son esprit. À son corps défendant il lui a fallu admettre (lui, qui rêvait de devenir un grand neurologue) que l'appareil psychique n'avait pas de substrat organique et

qu'il était animé par une « énergie ». Cette énergie Freud l'a d'abord appelée « Quantum » (3), puis « libido », puis finalement « désir », soulignant ainsi sa nature éminemment qualitative et aussi le fait que ce « désir » présuppose d'un "objet" à investir. Le terme de « désir », somme toute assez polysémique, est ainsi devenu un concept spécifique de la théorie freudienne faisant apparaître que nos conduites ne sont pas programmées par notre héritage biologique, mais qu'elles sont en rapport avec la manière dont nous savons vivre avec nos manques et la manière dont nous aurons su les travailler, vu la richesse ou l'indigence symbolique dont nous sommes habités et les paroles de ceux qui ont choisis de nous élever.

Les actes éducatifs, pédagogique et thérapeutiques dont nous sommes l'objet, forgent nos aptitudes humaines. Ces actes peuvent être soumis à une logique aristotélicienne ou à une logique dialectique, la deuxième soumettant notre devenir au mouvement, se soutient d'un discours dialectique : « deviens ce que tu es ». Notre institution humaine résulte des actes des anciens sur les plus jeunes. Selon cette option théorique ce sont les humains qui élèvent les humains au rang d'humains. Il n'y a pas en nous de programme génétique qui se mêle de notre devenir, encore qu'il peut y avoir des avatars qui compliquent les choses.

La première référence à cette hypothèse remonte à 1529. Elle fut utilisée à Strasbourg en 1589, en référence à la « *pueris instituante* » dont nous entretenons Erasme.

## **L'inconscient est le « schibboleth » de la psychanalyse**

Dans le 1<sup>er</sup> chapitre de son texte « Le Moi et le ça » (1923) Freud écrit que :

« *La division du psychisme en conscient et inconscient est la présupposition fondamentale de la psychanalyse... La psychanalyse ne peut situer l'essence du psychisme dans la conscience* ».

Et il précise : « *C'est là le premier schibboleth de la psychanalyse* » (4).

En d'autres termes, la division psychique est un présupposé incontournable pour qui fait lecture du discours freudien. Sans ce présupposé notre lecture ne peut-être qu'erronée. Pour « entendre » Freud il faut appartenir aux lecteurs qui donnent droit de cité à cet inconscient, totalement coupé du conscient. En fait il faut l'avoir « rencontré »... C'est lui qui fonde le fait que la théorie du « désir » échappe aux critères d'évaluation des théories basées sur l'observation et sur la mesure. La psychanalyse est une **heuristique** (elle n'est pas un savoir constitué mais une recherche toujours en mouvement) relevant des sciences conjecturales. Au contraire des sciences exactes, les sciences conjecturales prennent en compte des phénomènes non visibles, mais qui ne cessent de faire effet. De ce fait la question de la preuve ne se pose pas dans les mêmes termes que dans les sciences dites exactes. Aussi n'est-il pas pertinent d'appliquer aux sciences conjecturales les critères d'évaluation des sciences exactes.

Karl Popper (5) a écrit que la psychanalyse n'est pas une science puisqu'elle n'est pas universellement accessible. Certes, elle ne l'est pas au sens des sciences exactes dont l'objet relève de l'œil, c'est-à-dire qu'il peut être saisi par l'observation. Elle n'en est pas moins une théorie dont l'exactitude se révèle à travers la clinique qui est une expérience personnelle non transmissible, comme toute expérience. Car c'est à travers les effets des « translaborations » qu'un sujet aura su accomplir que se feront jour les remaniements psychiques qui signent sa sortie de l'aliénation névrotique. Et ces remaniements ont à faire avec ce que nous appelons la « qualité humaine », cette « excellence humaine » comme dit Protagoras, cité par Platon dans les dialogues socratiques, cette spécificité qu'il appartient à tout un chacun de conquérir en sa qualité de membre de l'espèce humaine. Car, quoique nés en humanité les humains se doivent de devenir pleinement humains. Souvenons-nous d'Érasme qui disait « *on ne naît pas humain, on le devient* ». Tandis que Goethe pour sa part écrivait : « *werde was Du bist* », c'est-à-dire : « *deviens ce que tu es !* » L'un comme

l'autre, imprégnés de dialectique qui donne droit de cité au temps, conçoivent l'institution de l'être comme celle d'un être en devenir. Mais ce « *devenir* » exige un travail psychique et des « répondants » dont les paroles permettront à « *l'infans* » (celui qui ne parle pas) de se structurer.

La théorie issue de la clinique nous apprend que le sujet se structure à travers des identifications à des sujets représentant ses idéaux. Chez Freud les identifications sont des actes psychiques inconscients. Les remaniements psychiques que peut entraîner la cure sont souvent des remaniements au niveau des idéaux. Ils sont souvent possibles grâce à des liens transférentiels positifs avec des « répondants » fortement investis qui seront des alliés importants pour le sujet. C'est à ce niveau que se situe souvent l'enjeu de toute cure, dans la mesure où la cure permet au sujet de prendre conscience de son inconscient et de l'entendre. Si la cure a pour objet l'analyse du transfert, hors de la cure la sympathie et la confiance (qui sont les effets d'un transfert positif) opèrent comme supports positifs de la relation pédagogique et éducative. Ces affects constituent une sorte de deuxième chance pour permettre des « réparations » subjectives importantes.

En fait, la théorie de Freud est une **éthique** qui véhicule tout l'humanisme de notre vieille Europe et qui ne cesse de nous rappeler que le destin des êtres parlants que nous sommes est de « *croître en humanité* ». Ce qui ne peut se faire sans référence à des figures d'Autorité qui sont des « répondants » éducatifs et qui ont pour tâche d'instituer les plus jeunes en humanité. Une deuxième chance est disponible, en cas de nécessité, du fait de rencontres ultérieures : rencontres avec des figures d'Autorité assez bienveillantes pour accueillir la peine dont nous sommes envahis, et qui sauront prêter « main forte » pour que le sujet sache prendre en compte la négativité dont il est habité afin d'en triompher en pleine lumière... Pour ce dessein, dont Freud disait que c'était « *une révision du procès* » (éducatif), les humains nécessitent de s'identifier à d'autres humains supposés incarner ces figures idéales qui vont leur permettre de devenir un « être » à part entière, *ein Mensch* selon le beau terme que nous offre la langue allemande. Car seules des identifications à des idéaux permettent de mobiliser le « *désir de croître* » en esprit.

Nous n'oublions pas que le terme d'autorité vient de « *augere* » : celui qui fait croître, celui qui augmente. Nous entendons qu'il permet de faire fructifier le capital d'humanité qui nous habite. La démarche de la cure invite à « dire » plus qu'à refouler le « mal être » dont nous sommes le lieu, afin d'en faire autre chose que de la plainte ; elle invite à ne pas refuser notre part d'ombre mais au contraire, à la transcender. Elle invite aussi à ne pas cacher ce « mal être » au moyen des nombreux cachets que les Laboratoires s'empressent de nous fournir pour rendre supportables les tourments de l'âme et de l'esprit. La cure ne saurait être une panacée certes car entrer en analyse exige un « travail » personnel... Nombreux sont ceux qui n'ont nulle envie de l'entamer, ou qui s'arrêtent en route, car si chacun a envie de savoir quelque chose de son inconscient, il a en même temps envi de n'en rien savoir. De plus, le recours aux médicaments et aux diverses drogues qui endorment la souffrance psychique est relativement facile.

Certains disent que Freud est dépassé et que sa théorie est erronée. D'autres le calomnient. En fait, le vocable de « psychanalyse » étant polysémique il faut bien préciser de quoi nous parlons quand nous l'utilisons. Comme Freud le disait lui-même dans « *Ma vie et la psychanalyse* » (6) où, comme nous le constatons, il parle de sa découverte comme d'une science :

« ... *Le mot a pris plusieurs sens. À l'origine il désignait une méthode thérapeutique déterminée ; maintenant il est aussi devenu le nom d'une science : celle de l'inconscient psychique. Cette science peut rarement à elle seule résoudre pleinement un problème, mais elle semble appelée à fournir des contributions importantes aux domaines les plus variés des sciences* ».

Le discours impliquant référence à l'inconscient est ainsi un référentiel qui permet de faire une autre lecture des événements en prenant en compte moins une logique de la causalité qu'une logique du sens et de la signifiante, cette signifiante que véhiculent les constructions de l'inconscient qui sont

autant de « signes linguistiques » habités de « grappes de sens » (7). Loin d'être obsolète cette théorie est un discours qui permet d'accéder à différents niveaux d'analyse du psychisme et, au niveau de l'inconscient, les passions sont toujours convoquées ! Hélas ! le discours freudien peut dévier vers une « psychanalyse sauvage », une sorte de « psychanalyse appliquée » où l'un plaquerait sur les conduites de l'autre des explications ou des interprétations qui ne sont que nos hypothèses et non des trouvailles du sujet en souffrance.

### **Les théories sont plurielles.**

Rappelons qu'il ne saurait être question de vérité en matière de théories car si la notion de vérité relève du domaine des idéologies et des croyances, si elle est pertinente pour désigner la « vérité » du désir inconscient qui nous habite, si elle s'applique parfaitement à notre parole « donnée » qui se doit d'être vraie et non mensongère, elle n'est jamais pertinente sur le plan de l'évolution des savoirs. Les théories qui ne sont pas des vérités se doivent d'être exactes. Il est important qu'elles le soient. D'aucuns voudraient qu'elles soient vraies et plus encore : qu'elles soient positives. Or elles ne sont que des discours qui tentent d'éclairer, à partir d'une pertinence définie et aussi exactement que possible, un aspect précis d'un référent. Ainsi ne sauraient-elles qu'être limitées, car nul ne peut prétendre rendre compte de tous les aspects d'un référent lequel est toujours hors langage. N'oublions pas que les théories ne sont pas des dogmes : elles sont vivantes, susceptibles d'évoluer dès que des faits nouveaux ou des découvertes nouvelles s'imposent. Ainsi les découvertes cliniques et les élaborations de Jacques Lacan nous font-elles bénéficier de concepts fort opératoires comme celui de « grand Autre » (cette figure nommée par Freud « *Nebenmensch* » dans « *l'Esquisse pour une psychologie scientifique* »), celui d'objet « petit a » (l'objet perdu du « désir » qui devient « cause » du « désir »), celui du « nœud borroméen » articulant les trois registres constitutifs de l'humain même, le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire. C'est aussi Lacan qui a su parfaire l'élaboration enrichie du concept de « jouissance » (8) par exemple et surtout, en référence à Hegel, de celui de « forclusion » (*Verwerfung*) désignant ce qui a été jeté hors de notre esprit et qui ne peut être retrouvé dans l'analyse. Ces enrichissements sont apparus à Lacan à la lumière de l'étude de la dialectique, des théories linguistiques, de la philosophie et de l'anthropologie structurale.

Précisons encore que les théories ne sont pas équivalentes car les présupposés qui les fondent sont loin d'être équivalents. Certains permettent des avancées symboliques importantes, d'autres nous conduisent vers des impasses, voire des délires. Hélas, notre ignorance, les catégories d'entendement qui nous habitent, voire notre indigence symbolique et notre éperdu souhait de certitudes rendent difficile la prise en compte de cette pluralité des discours et la capacité d'en évaluer l'exactitude. J'ai très souvent été témoin, au long de ma carrière d'enseignant chercheur, de « querelles d'école » aussi âpres que des guerres de religion ! Or, une théorie qui a pour objet le sujet humain (et de plus un sujet « divisé ») ne peut que susciter des résistances, des refus, voire de la haine. La théorie freudienne a soulevé de tout temps des controverses plus ou moins honnêtes, plus ou moins virulentes, où la passion tenait une place des plus importantes. Que cette querelle fasse retour actuellement n'est pas étonnant. Qu'elle charrie autant d'erreurs, de calomnies, d'incompréhensions et de mensonges est impressionnant, surtout de la part de gens qui ne sont pas tous des béotiens. Mais pourquoi autant de haine ?

### **La haine vient de l'inconscient.**

Sur la base du fait que les théories ne sont pas des vérités et qu'elles ne sont pas immuables nous sommes bien obligés d'admettre qu'elles évoluent. Certaines s'enrichissent, certaines disparaissent,

d'autres naissent. Certaines n'ont pas bonne presse. Exigeant un minimum d'initiation conceptuelle elles ne parlent guère à ceux qui cherchent des explications immédiates, simples et faciles. Ce qui laisse une grande place à des discours tellement teintés de croyances qu'ils ne peuvent que trahir la pensée de celui qui les a élaborées.

Certaines théories sont de fausses théories, enrobées d'idéologies qui sont des croyances collectives. Nous y trouvons par exemple celles des « fondamentalistes » qui continuent à faire une lecture « au pied de la lettre » des premiers chapitres de *La Genèse* décrivant la création du monde. Nous y trouvons aussi celle du « racisme » qui résulte de la transposition d'un concept zoologique dans l'ordre des sciences humaines qui n'existaient pas au XIXe siècle. Cette transposition, en toute ignorance, a donné lieu à l'élaboration d'un délire scientifique pour justifier la haine de l'autre et son infériorité ! De telles théories sont souvent investies parce qu'elles sont faciles à comprendre et qu'elles soutiennent des préjugés et des suppositions auxquelles les humains tiennent. Ainsi sont-elles rassurantes et fournissent-elles des certitudes renforçant les préjugés et les stéréotypes qui confortent nos esprits sur fond de nos représentations erronées du monde. Ces représentations sont bétonnées par des « idées reçues » auxquelles les humains tiennent, surtout quand elles concernant ceux qui sont différents d'eux : les étrangers, les femmes, les hommes, les membres d'autres religions, d'autres partis politiques, d'autres classes sociales etc... Bref la haine ordinaire, dont Freud nous a appris (et Mélanie Klein l'a largement confirmé) qu'elle était l'affect primordial du tout lien social, construit comme nous le savons sur fond de lien objectal, est ainsi à l'œuvre dans notre inconscient. Tous ces discours qui constituent notre représentation du monde nous rendent prisonniers de ces représentations. Et dans nos choix politiques, trop souvent nous optons pour celles et ceux qui se réfèrent à ce que nous croyons et nous les aimons. Et nous rejetons ceux que nous haïssons pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la raison.

### **De quelques dérives du discours psychanalytique.**

En fait, pour être en mesure d'exercer notre sens critique vis-à-vis des discours théoriques il nous faut un minimum de connaissance préalable, un minimum de culture épistémologique, sinon comment juger de la valeur des arguments qui nous sont présentés ? Si tel n'est pas le cas n'importe qui peut nous raconter n'importe quoi et nous abuser par ses discours plus ou moins trompeurs. C'est ce qui s'est passé pour le « *Livre noir de la psychanalyse* » (9) par exemple, qui dénonce la théorie de Freud et l'homme lui-même au moyen d'accusations invérifiables et de discours erronés où la passion de nuire et de détruire prend davantage de place que la passion d'informer. S'adressant à des lecteurs qui n'ont pas travaillé les textes de Freud, ce livre a pu faire des ravages !

Mais beaucoup d'autres discours colonisent nos esprits. Il y a « *les théories de la communication* » si loin des théories du langage, qui nous réduisent à être des « émetteurs » et des « récepteurs » et qui nous enseignent que l'important c'est « *que le message passe* ». Il y a le « *behaviourism* » (les théories du comportement) qui mettent entre parenthèse toute référence au langage et à la parole. Il y a le « *pragmatisme* » inventé par Pierce (sémiologue), James (psychologue) et Dewey (le père de la pédagogie moderne) à la fin du XIXème siècle et qui est une théorie rationaliste expérimentale, qui conduit à une quasi-sacralisation des faits et dont nous vient « *la pédagogie par objectifs* » (passant à la trappe la question des finalités, des principes et des valeurs, au détriment de l'apprentissage de moyens, méthodes et techniques) etc. Ces théories nous sont venues d'outre-Atlantique dans les valises du plan Marshall, après la dernière guerre ! Souvent, à notre insu, ces discours ont colonisé nos esprits. Ce qu'ils ont de particulier c'est qu'ils nous invitent à adhérer en douceur à un univers d'où le sujet est exclu étant réduit à ses fonctions. Curieusement déjà Freud, en référence à ses voyages aux Etats-Unis, écrivait en 1924-25 dans « *Ma vie et la psychanalyse* », en parlant de la

psychanalyse :

« Elle se heurte aussi en Amérique au behaviourism qui se vante dans sa naïveté d'avoir entièrement éliminé le problème psychologique » (10).

Tous ces discours nous obligent à faire un effort de réflexion concernant le sens que nous prêtons à la définition de l'être, du sujet humain. Cette question nous renvoie à un essai de définition et nous allons trouver un essaim de définitions. Souvenons-nous que toute définition est une convention qui permet de mettre la même chose derrière les mêmes mots afin de faciliter les échanges entre gens de « bonne volonté ». Les définitions concernant l'être humain sont plurielles et différentes selon la théorie (ou l'idéologie) à l'intérieur de laquelle nous nous situons et en référence à laquelle nous pensons. Ce qui rend particulièrement actuelle une vieille question : d'où parlons-nous ? Déjà Aristote nous invitait à distinguer les différents « *topoi* » d'où nous pouvions parler d'un objet. Ce sont les linguistes qui nous ont fourni le terme de « référent » au XX<sup>e</sup> siècle. On ne peut se référer à deux lieux épistémologiques en même temps. Un choix est nécessaire car selon la pertinence que nous allons adopter nos hypothèses seront différentes. L'être rationnel du siècle des Lumières n'est pas le sujet divisé de Freud.

Ajoutons que beaucoup de dérives du discours freudien tiennent à la manière dont il est utilisé. Les hypothèses faites par ceux qui travaillent avec un sujet en souffrance laissent trop souvent penser qu'on pourrait « expliquer » ses symptômes. Se rabattant sur des causes éventuelles (c'est parce que ceci ou cela lui est arrivé...) ils s'imaginent que l'explication permettra au sujet de se libérer de la souffrance dans laquelle il est pris. Or l'explication qui conduit à « comprendre » n'est pas en mesure de dénouer la signifiante qui a permis de nouer le symptôme. Et ce n'est pas la connaissance intellectuelle des causes (spécifique des théories des sciences dites exactes) qui nous libère, mais l'exploration des signifiants qui évoquent les symptômes que notre inconscient nous fournit et que nos constructions de l'inconscient attestent au moyen de nos rêves. Trop souvent une psychanalyse « sauvage » risque de clore les recherches de significations concernant ce qui est en souffrance (comme une lettre qui ne nous est pas parvenue) et qui ne peut que le rester tant que le sujet n'a pas décelé le « *secret douloureux qui me faisait languir* », comme Baudelaire nous le souffle dans son poème (11) ! Car les trouvailles concernant la signification de la « lettre en souffrance » ne peuvent relever que d'une « lecture secrète » accomplie par le sujet, et lui seul !

Curieusement, Freud écrivait dans son « *Interprétation des rêves* » qu'il fallait traiter le rêve comme un « texte sacré » (12) laissant entendre par là que plusieurs niveaux de questionnement étaient à prendre en compte dans le travail interprétatif du rêve. Quand les talmudistes étudiaient un « texte sacré » ils considéraient qu'il était important de distinguer au moins quatre niveaux d'analyse différents. Un seul, le plus secret, le dernier niveau, étant révélateur de ce qu'il y a de plus secret en chacun de nous. C'est à ce niveau que se situe notre interprétation la plus intime du texte et que se manifeste le « secret » de notre « désir ». Alors que le premier niveau concerne les explications s'articulant à une lecture littérale, que le second niveau permet de questionner les allusions permettant de référer le texte à autre chose qu'à lui-même et que le troisième niveau concerne les interprétations susceptibles de se faire jour quant aux significations que le texte peut permettre de faire apparaître par associations d'idées. Seul un dernier niveau de lecture peut permettre au rêveur de repérer, à travers les mots transformés en images et les images transformées en mots, le sens que ce rêve peut véhiculer par rapport à son propre « désir »... C'est le « désir » dont il est habité, en recherche de mots pour se libérer de ses maux, qu'il peut alors travailler. Et ce « travail » nul ne peut le faire à sa place...

C'est pourquoi, la position de celui qui accompagne l'analysant sur le versant où il va tenter de déchiffrer l'énigme qui l'habite est une position délicate. Nous risquons là, en effet, d'être tenté de plaquer ce que nous entendons pour notre part, fermant ainsi toute tentative d'explorer l'énigme

chez celui qui est le destinataire de cette énigme et chez qui la prise de conscience ne peut que s'accompagner d'une grande émotion. Car seule cette grande émotion conduit à une « abréaction » susceptible de nous purger de nos démons. Cette « abréaction » est une sorte de « catharsis » ! Qui nous gardera de tomber dans les dérives qui consistent à « dire » à la place de l'autre ? Seul, peut-être, ce que nous aura enseigné le difficile chemin accompli durant notre propre analyse.

### **Les résistances au discours freudien.**

Les sciences humaines, depuis la fin du XIXe siècle, ont permis de constater que les membres de l'espèce humaine étaient partie prenante de deux registres : celui du biologique et celui du symbolique. Sans jamais nier le biologique Freud a été obligé de constater que l'appareil psychique n'avait aucun support neuronal. Il l'écrit dès 1895 dans son « *Esquisse pour une psychologique scientifique* ». L'anthropologie structurale a également mis en lumière l'importance du symbolique : Lévi-Strauss nous a appris que les membres de l'espèce humaine ne sont pas des êtres de nature mais des êtres de culture, la culture étant un ensemble de systèmes symboliques. En référence à ces deux avancées dans l'ordre des sciences humaines nous sommes obligés de constater que ce qui constitue le phénomène humain c'est bien un « nouage » entre la biologique et le symbolique. Et le symbolique c'est ce qui nous permet de représenter l'absence avec des symboles qui peuvent être des mots ou des coutumes se donnant à voir dans des façons de vivre. L'existence de la force du symbolique se révèle à travers la diversité des cultures que nous définissons en référence à Tylor qui écrivait en 1871 (13) qu'elle était :

« ...un tout complexe qui inclut les connaissances, les croyances, l'art, la morale, les lois, les coutumes et toutes les autres dispositions et attitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société ».

Ce n'est pas un hasard si la perspicacité et l'honnêteté de Freud lui ont permis d'entendre ce « malaise dans la culture » dont ses patients souffraient. Ainsi a-t-il tenté de saisir le sens de ce que ses patients lui enseignaient, puisant dans ce matériau les élaborations théoriques qu'il a mené à terme. Il se trouve que Freud avait lu Tylor ! Et non moins curieusement, voici qu'un demi-siècle après sa découverte concernant l'importance de la structure oedipienne, les découvertes de Lévi-Strauss mettent en lumière que le « désir » qui fait l'objet de la théorie de Freud, ce « désir » qui a pour objet le premier objet d'attachement de « l'*infans* » humain est articulé à une « Règle » interdictrice. Le renoncement au premier objet est obligatoire pour que l'être se structure et pour que culture il y ait. Le vocable de culture prend ici le sens de civilisation.

La Règle interdictrice de l'inceste est un **invariant** qui structure toute culture. L'anthropologie structurale nous enseigne ainsi qu'il n'y a pas de nature humaine, que tout est culture et que partout où la Règle se manifeste nous sommes à l'étage de la culture (14). De fait, tout ceci se passe au niveau de la **structure** et non de la **conjoncture**. D'ailleurs au niveau de la conjoncture on rencontre des formes variées d'incestes. Les Egyptiens nous fournissent de nombreux exemples d'incestes entre frères et sœurs. Bérénice, la femme aimée et abandonnée par Tite, petite fille d'Hérode, vivait maritalement avec son propre frère avant de le quitter pour Tite. Alors que l'invariant structural chez Lévi-Strauss ne concerne que la mère. C'est le cas chez Freud aussi : dans aucune culture ce premier objet d'attachement n'est autorisé comme partenaire sexuel. Si pour les garçons les choses se jouent sur le plan de l'hétérosexualité, pour les filles elles se jouent sur le plan de l'homosexualité.

La confusion entre structure et conjoncture, et souvent une certaine ignorance des questions anthropologiques, a malheureusement conduit à malmenager la théorie de Freud. Ainsi peut-on lire des articles, entendre des discours et assister à la publication d'ouvrages où la haine et la mauvaise foi produisent des mensonges assénés avec brio à l'adresse d'un public trop souvent ignorant. Dans

beaucoup de domaines, le négationnisme a de l'avenir.... Et pour distraire les lecteurs des grandes questions sociales et politiques de notre temps, rien ne vaut un bon coup de scandale ! que nous signifie le « malaise » des membres de l'espèce humaine dans notre société.

Ceux qui connaissent le discours freudien tenteront de saisir ce marchand où le sujet est en grande peine, où il est tenu en grand mépris, trop souvent réduit à ses fonctions : émetteur, récepteur, électeur, consommateur, client, marchand... Ils analyseront différemment ce que viennent nous signifier les multiples symptômes où s'exprime le « malaise » des humiliés et des offensés de la société marchande, cette société en déficit d'idéaux, de repères et d'espérance, l'espérance n'étant rien d'autre qu'une forme de surface du « désir ».

Pour ma part je me demande d'où vient toute cette haine pour un homme qui a eu pour principale visée de permettre aux humains de « libérer » en eux « l'amour refoulé » (15) et qui a lutté toute sa vie pour promouvoir le « primat de l'intellect » (16) ? Car la psychanalyse est au premier chef une éthique humaniste. D'ailleurs, si des êtres en souffrance n'y trouvaient pas un soutien, les cabinets des psychanalystes seraient vides. Or ils ne le sont pas en dépit de toutes ces thérapies « courtes », soutenues par des médicaments appropriés, qui s'inscrivent dans le droit-fil des valeurs de notre société marchande : efficacité et rendement, lesquelles s'appuient sur des théories d'où le sujet est exclu. Les cabinets, certes, ne sont pas vides non plus parce qu'ils restent les seuls lieux où la parole est libre et permet quelquefois des élaborations qui ouvrent le chemin de la désaliénation.

Le fait est que la psychanalyse soulève beaucoup de haine. Est-ce parce qu'elle invite à un travail difficile et exigeant : celui de notre conquête en humanité ? Est-ce parce que l'hypothèse d'un lieu subjectif qui échapperait à tout pouvoir est difficile à envisager ? Est-ce parce que certains médecins n'ont jamais pardonné à Freud d'être devenu un « faux frère » de la médecine du fait qu'il a osé dire que la psyché pouvait commander au corps et que les maladies n'avaient pas seulement des causes mais aussi des significations ? Est-ce parce qu'il a posé une limite au savoir et au pouvoir médical ? Est-ce parce qu'il a mis en lumière nos manques, notre totale absence de maîtrise des événements essentiels, cette « castration » symbolique dont tout ce qui est humain est à la fois le sujet et l'objet ? Ainsi que nous l'avons déjà souligné, le discours de la psychanalyse est à la fois une **heuristique** et une **éthique** en contradiction avec les valeurs et les modèles culturels de la société marchande qui a besoin de théories où la rationalité protège du doute. Dans une telle société les théories « scientifiquement correctes » de la « bureaucratie » (17) sont plus réconfortantes et plus sécurisantes qu'un discours qui met l'accent sur nos aliénations et nous propose un travail pour nous en libérer. En fait, la psychanalyse en tant que théorie n'est pas un discours qui nourrit les illusions de maîtrise et de toute-puissance dont chacun a rêvé lors de son enfance. Mais il rétablit le sujet dans son statut de « parlêtre » (18) mortel, alors que beaucoup de théories ayant pour objet la communication et les comportements réduisent le sujet à des fonctions et la parole à un code. Le tout véhiculant une échelle de valeurs qui vise la performance et l'obtention de résultats « visibles », supérieurs à ceux du voisin, laissant croire que la vie est une succession de défis à relever qu'il s'agit de « gérer » et de « maîtriser »...

### **Nous avons un devoir de transmission.**

Dans notre société contemporaine la lecture de Freud et l'étude des textes qu'il a écrits sont de plus en plus réduits à la portion congrue : l'Université a rayé Freud de ses enseignements et beaucoup de ceux qui en parlent n'ont pas toujours étudié ses textes en profondeur. La haine et l'ignorance, le mépris qui en résulte, la difficulté qu'il y a à vulgariser la psychanalyse, le silence qui résulte fatalement de l'absence de moyens financiers pour la diffusion de la théorie, tout ceci est propice au développement d'un vrai « cancer de l'information » concernant le discours freudien. Mais ce



discours n'a-t-il pas toujours suscité des critiques passionnées, malveillantes, mensongères par ignorance, meurtrières à dessein ? Et nous qui nous référons à lui avons-nous toujours fourni le travail qu'il fallait pour être des interprètes fidèles de ses leçons, pour ne pas trahir les articulations de ce discours exigeant et rigoureux, pour le rendre accessible à d'autres sans trahir le « *schibbolet* » de la psychanalyse ? C'est plus que jamais le devoir qui nous incombe. Serons-nous à la hauteur pour rester des « passeurs » honnêtes ?

Lors de certains moments de pessimisme, je me dis que les futurs « clones » qui vont représenter l'espèce humaine dans le monde à venir, n'auront plus guère d'états d'âme. Ils n'auront rien à faire, ni de la tragédie grecque, ni de paroles qui en appellent à un travail de l'esprit pour conquérir l'honneur d'être humain. Les futurs « clones » et les robots qu'on nous annonce seront « formatés » pour être de bons exécutants, de bons esclaves, assumant des fonctions, domestiqués à jamais, dans un univers où le sujet n'aura plus droit de cité. Les fabricants de cachets y trouveront leur compte et les politiques pourront enfin constater que « *l'ordre règne à Varsovie* » ! Mais comme il reste en dépit de tout des « passeurs d'humanité », nous ne perdons pas l'espoir que « tant qu'il y aura des hommes » (au sens de « *Mensch* ») la vieille rivière de l'humanisme ne pourra jamais être totalement asséché. Et qu'un jour elle remontera à la surface...

Charlotte Herfray Octobre 2013

**Notes :**

1. *édité en France par Les Presses Universitaires, Paris, 1967.*
2. Sigmund Freud, « *Le moi et le ça* » in « *Les Essais de Psychanalyse* », éditions Payot, 1987.
3. Sigmund Freud, « *L'Esquisse pour une psychologie scientifique* », écrit en 1895, in « *La naissance de la psychanalyse* », Presses Universitaires de France, Paris, 1956.
4. *C'est dans le second Livre des Juges, au chapitre XII, que nous est contée la guerre entre Galaad et Ephraïm. Cette guerre a été gagnée par ceux de Galaad. Ces derniers s'emparèrent alors des gués du Jourdain avant que ceux d'Ephraïm n'arrivassent, pour fuir. Les gens de Galaad les arrêtèrent en leur disant : « Dis schibbolet » (ce qui veut dire « épi »). Ceux de Galaad et ceux d'Ephraïm ne prononçaient pas ce terme avec le même accent. La prononciation dénonçait leur appartenance. Ainsi furent nombreux ceux d'Ephraïm qui furent tués par ceux de Galaad ce jour-là.*
5. Renée Bouveresse, « *Karl Popper ou le rationalisme critique* », éditions Vrin, Paris, 1978.
6. Sigmund Freud, « *Ma vie et la psychanalyse* », éditions Gallimard, collection *Idées*, Paris 1978, p. 87.
7. Roland Barthes, « *Le grain de la voix* », éditions du Seuil, Paris 1981, pages 197 : « *la signifiante est un régime de sens, certes, mais qui ne se ferme jamais sur un signifié, et où le sujet, quand il écoute, parle, écrit et même au niveau de son texte intérieur, va toujours de signifiant en signifiant, à travers le sens, sans jamais le clore* ».
8. *La jouissance désigne un au-delà du plaisir qui se situe hors langage.*
9. *Sous la direction de Catherine Meyer : « Le livre noir de la psychanalyse », éditions Les Arènes, Paris 2005.*
10. Sigmund Freud, « *L'interprétation des rêves* », écrit en 1899, publié en 1900,
11. Charles Baudelaire, « *La vie antérieure* » dans « *Les fleurs du mal* » où il est écrit : « *C'est là que j'ai vécu dans des voluptés calmes, Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs, Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes, Et dont l'unique soin était d'approfondir Le secret douloureux qui me faisait languir.*
12. Sigmund Freud, « *L'Interprétation des rêves* », PUF, Paris 1967, p. 437.
13. Edward Burnett Tylor (1832-1917) « *Primitiv Society* » publié en 1871.
14. Claude Lévi-Strauss, « *Structures élémentaires de la parenté* », Editions Mouton and Cie, La Haye, 1967.
15. Sigmund Freud, « *Délires et rêves dans la Gradiva de Jensen* », éditions Gallimard, Paris, 1971.
16. Sigmund Freud, « *L'avenir d'une illusion* », Presses Universitaires de France, Paris 1971.
17. *Nous devons ce terme au Docteur Toulouse, psychologue et aliéniste français (1865-1947), fondateur de la « Ligue d'hygiène mentale » et militant pour la suprématie du biologique sur le psychisme.*
18. *Néologisme inventé par Jacques Lacan pour désigner l'être humain qui est partie prenante d'une espèce qui parle ! Mais Saint Augustin, écrivait déjà au Vème siècle, que Dieu n'avait pas créé le monde, mais qu'il l'avait parlé !*

### **Bibliographie Charlotte Herfray**

La vieillesse en analyse – 2015 - Erès

Les figures d'autorité – 2005 – 2015 - Erès

Penser vient de l'inconscient – 2012 - Erès

Vivre avec autrui ou le tuer – 2009 - Erès

La psychanalyse hors les murs – 2006 - L'harmattan

EMIL – 2008 – BF éditions

La vieillesse : une interprétation psychanalytique – 1996 – Desclée de Brower

Vous avez dit « éducation populaire » ? – 1997 – Association Espaces Dialogues Strasbourg

Abécédaire de Charlotte Herfray : <https://www.youtube.com/watch?v=ceTj1fVAecU>

Comme co-auteur

Parents-professionnels à l'épreuve de la rencontre – 2003 - Erès

Autorité et tentation autoritaire – Revue « Le cop-héron » n°208 – 2012 - Erès

Clinique de la déshumanisation – 2011 - Erès

De la honte à la culpabilité – 2010 - Erès

Passeurs d'humanité – 2008 - Erès

Entre pratique et théorie – Revue « Le cop-héron » n°176 – 2004 - Erès

Impensables violences – Revue « dialogue » n°117 – 1992 – Erès